



HAL
open science

L'Université de Besançon à l'époque de l'Occupation (1940-1944)

François Marcot

► **To cite this version:**

François Marcot. L'Université de Besançon à l'époque de l'Occupation (1940-1944). Institutions et vie universitaires dans l'Europe d'hier et d'aujourd'hui, Actes du colloque de l'Association interuniversitaire de l'Est, 1991, Besançon, France. p. 127-143. hal-04936771

HAL Id: hal-04936771

<https://hal.science/hal-04936771v1>

Submitted on 9 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

François Marcot, « L'Université de Besançon à l'époque de l'Occupation (1940-1944) » in *Institutions et vie universitaires dans l'Europe d'hier et d'aujourd'hui*, Actes du colloque de l'Association interuniversitaire de l'Est, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, 1992, p. 127-143.

L'Université de Besançon à l'époque de l'Occupation (1940-1944)

L'Université de Besançon en 1940

L'Université de Besançon est, à la veille du conflit, bien différente de celle que nous connaissons, aussi devons-nous brièvement présenter sa fiche signalétique. La Faculté des Sciences, la Faculté des Lettres et la Faculté libre de Droit sont installées dans les actuels locaux du 30 de la rue Mégevand ; l'École de Médecine et de Pharmacie, Place Chamars. C'est une très petite Université qui craint déjà pour son avenir, des bruits de fermeture ayant couru en 1939. Elle emploie 85 enseignants, dont 20 professeurs titulaires de chaire et accueille 586 étudiants. (A la Faculté des Lettres, 15 enseignants dont 6 titulaires de chaire¹ pour 270 étudiants)². Dans une si petite structure, tout le monde se connaît ; durant l'année universitaire 1940-1941, 25 candidats sont inscrits en licence d'histoire, composée de quatre certificats (elle s'obtient généralement en trois ans). Se présentent à la session de juin : trois étudiants en histoire ancienne, trois en moyen âge, dix-huit en moderne et contemporaine (et six en géographie). On conçoit aisément que, dans ces conditions, les relations entre étudiants, comme entre ceux-ci et leurs professeurs, ne ressemblent pas à ce qu'elles sont devenues. Les professeurs réunissent volontiers les étudiants chez eux et les connaissent personnellement. Les témoignages que nous avons recueillis renvoient presque tous l'image d'étudiants ne se départissant pas d'une attitude fort respectueuse envers leurs maîtres qui, eux, font preuve d'un paternalisme protecteur et distant.

La structure d'encadrement demeure très forte et nous sommes évidemment très loin de l'actuelle autonomie des universités. Les professeurs sont nommés par le ministre, comme les doyens et, bien évidemment, le recteur qui représente l'autorité administrative essentielle. Il peut intervenir dans la vie des facultés (les enseignants lui

¹ Voir en annexe 1, la liste des enseignants de la Faculté des Lettres.

² D'après les *Rapports sur la situation et les travaux des établissements d'enseignement supérieur de Besançon* de 1938 et 1939.

communiquent leur programme) et il n'hésite pas, à l'occasion, à convoquer un étudiant dans son bureau pour lui faire des observations. Ce poste est occupé par Bertrand de janvier 1939 à janvier 1944, date à laquelle, il est promu secrétaire général à l'Instruction publique au ministère de l'Éducation nationale. Les fonctions de recteur sont alors assurées conjointement par les doyens Tourneux (chargé de l'enseignement supérieur) et Préclin (autres enseignements) du 7 janvier 1944 au 1^{er} juin 1944, puis successivement par Edmond Préclin du 1^{er} juin au 25 septembre, puis Camille Tourneux du 25 septembre au 23 novembre 1944, date de la nomination du recteur Doucet¹.

Passons sur les perturbations engendrées par la guerre de 1939-40 et évoquons quelques aspects de la vie de l'Université dans les années sombres.

I - Les contraintes de l'occupation

La première difficulté tient à l'absence de nombreux professeurs, réfugiés en zone sud ou dans le reste de la zone occupée simple. En effet, Besançon est situé en zone interdite où le retour des fonctionnaires est soumis à une autorisation allemande, rarement accordée. La plupart des enseignants ne peuvent rejoindre leur poste qu'au début de 1942, après la suppression de la zone interdite, aussi les effectifs ne sont-ils complets qu'à la rentrée de 1943. On est frappé par le dévouement des maîtres qui se chargent lourdement en heures complémentaires pour que tous les enseignements soient assurés, ce qui est pratiquement chose faite dès la rentrée de 1941². Edmond Préclin offre l'exemple parfait du dévouement à l'Université et aux étudiants : outre son enseignement à Besançon et à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, ses recherches et publications, il va cumuler les fonctions de doyen de la Faculté des Lettres (qui à l'époque s'occupe aussi activement du baccalauréat), de Directeur du Centre d'Accueil (organisme d'aide aux étudiants dont nous reparlerons) et de Directeur-fondateur de l'Institut d'Études comtoises et jurassiennes. On comprend aisément qu'un tel dévouement ait laissé un admiratif souvenir chez ceux qui ont été ses étudiants et que nous avons rencontrés.

De multiples réquisitions de locaux perturbent la vie universitaire. La plus dommageable de toutes est sans conteste celle de la Cité universitaire totalement

¹ Jean Joseph Achille Bertrand (1884-1960), Edmond Préclin (1888-1955), Camille Tourneux (1881-1961).

² La conscience professionnelle et la volonté de maintenir coûte que coûte l'Université française conduisent certains professeurs à délivrer ces heures complémentaires à titre bénévole.

investie par les Allemands qui y installent l'Etat-Major d'une division¹. Cette occupation engendre des perturbations considérables dans la vie estudiantine puisqu'avant le conflit, la Cité universitaire hébergeait 100 pensionnaires et servait 50 000 repas par an. Durant toute l'occupation, les étudiants sont privés d'un logement et d'une nourriture bon marché, ce qui handicape les moins fortunés, surtout ceux qui ne sont pas originaires de Besançon. Différentes mesures sont prises par les autorités universitaires, notamment le recteur Bertrand et le doyen Préclin, très préoccupés par cette situation². C'est ainsi qu'est mis en place un Centre d'Accueil, dirigé par Edmond Préclin. Il permet l'hébergement de vingt-cinq pensionnaires dans ses locaux de la rue du Palais et d'une quinzaine d'autres à l'internat du Lycée Victor-Hugo. Le froid, particulièrement vif durant l'hiver 1941-1942, constitue un handicap supplémentaire ; aussi le Centre d'Accueil ouvre-t-il deux salles d'études chauffées en permanence de 8 h. à 20h. de novembre à Pâques. Aucune solution n'est trouvée au problème de la nourriture que les étudiants devront se procurer eux-mêmes — et ce sera, par nécessité, l'une de leurs grandes activités ! Le Centre d'Accueil distribue à une cinquantaine d'étudiants des tickets permettant d'obtenir une réduction dans quelques restaurants de la ville³ où ils bénéficient d'une ristourne de 2 francs par repas ce qui met le prix de celui-ci à 16 francs. Aux inconvénients matériels engendrés par l'occupation de la Cité universitaire, il faut ajouter le dommage moral créé par la disparition d'un lieu de vie commun qui prive les étudiants des contacts et rencontres qu'en tout temps la Cité universitaire a suscités.

Malgré toutes les difficultés, les effectifs augmentent régulièrement durant toute l'occupation.

¹ Proie de toutes les tentations, elle est déjà partiellement réquisitionnée par l'Armée française en septembre 1939 et sera occupée à la Libération par les troupes américaines jusqu'au 10 mai 1945 ! Sur la Cité universitaire, voir Arch. dép. du Doubs, 242 W 200.

² Voir notamment : Rapport du recteur du 25.11.1940 (Arch. dép. du Doubs, T 1329), Rapport annuel 1943-1944 du Conseil de l'Université (Arch. dép. du Doubs, T 751) et dossier des œuvres sociales (Arch. dép. du Doubs, T 1588), Rapports d'ensemble 1941 (Arch. dép. du Doubs, T 1328).

³ Les restaurants Léon et Le Petit Polonais, rue du Capitole ; Grux, rue Ernest-Renan.

Étudiants inscrits à l'Université de Besançon

	1938-39	1939-40	1940-41	1941-42	1942-43	1943-44	1944-45
Sciences	135	113	104	188	228	161	233
Lettres	270	211	193	289	309	310	261
Médecine	115	111	127	194	205	268	311
Droit	66	56	56	135	219	195	172
<i>Total</i>	<i>586</i>	<i>491</i>	<i>480</i>	<i>806</i>	<i>961</i>	<i>934</i>	<i>977</i>

Cette forte progression s'explique par le *repli régional* provoqué par la perturbation des transports et les difficultés de la vie quotidienne qui contraignent les étudiants comtois fréquentant avant-guerre d'autres universités à rester dans leur région.

Pourtant, les résultats sont en baisse. Nous avons calculé les succès remportés aux certificats pour mesurer l'influence des difficultés sur le bon déroulement des études¹. Le taux de réussite baisse considérablement : de 67 % avant-guerre, il chute à 36 % en 1942.

On doit sans aucun doute établir une relation entre le ventre creux et la tête vide. Toutes sortes de contraintes rendent le travail plus malaisé : moindre assiduité aux cours d'étudiants effectuant de petits travaux pour financer leurs études ou plus simplement subvenir à leurs besoins ; temps passé à régler les menus problèmes de la vie de tous les jours. Finalement, on comprend que l'obsession du quotidien nuise à la sérénité du travail intellectuel.

Les persécutions antisémites ne semblent pas frapper directement l'Université de Besançon. En décembre 1941, une seule étudiante juive est recensée — nous ignorons ce qu'elle est devenue. Une seule personne juive relevant du personnel de l'Université (en l'occurrence la Bibliothèque universitaire) est, en 1941, révoquée de ses fonctions par Vichy. Elle se réfugie à Lyon et survit à la tourmente.

¹ Calculs portants sur les certificats de Lettres, Sciences, Droit (Médecine a des critères différents), pourcentage des reçus par rapport aux examinés de chaque certificat. Rappelons que la licence s'obtenait par quatre certificats. Source : *Rapports sur la situation et les travaux des établissements d'enseignement supérieur de Besançon* ; rapports annuels de 1939 et 1944.

Le nombre d'étudiants envoyés en Allemagne au titre du S.T.O. est extrêmement limité, moins d'une dizaine probablement¹. Ils profitent des exemptions prévues par Vichy en faveur des futurs notables.

II - L'Université entre Vichy et l'occupant

Les pressions allemandes

Elles s'exercent d'abord, nous l'avons vu, par le refus de laisser rentrer en zone interdite les professeurs réfugiés. Par ailleurs, les ouvrages de la Bibliothèque universitaire figurant sur la liste Otto sont, en novembre 1940, à la demande du *Feldkommandant*, placés sous scellés².

Les vainqueurs adressent au recteur des demandes précises pour que des lecteurs, Allemands et Italiens, enseignent à la Faculté des Lettres. Le recteur Bertrand ne peut se dérober, mais, pour sauvegarder l'indépendance de l'Université, il exige que leur nomination soit prononcée par le Conseil de l'Université, acceptée par le doyen et, surtout, que les lecteurs soient cantonnés à l'enseignement de la langue, les cours de civilisation relevant de la seule compétence des enseignants français³.

Y a-t-il eu des pressions exercées sur l'enseignement ? Rien ne permet de le penser. Au contraire tout indique que les Allemands ont souhaité que les activités se déroulent normalement. Le recteur écrit au Ministre le 2 novembre 1940 que : « Les Autorités d'occupation ont promis de laisser à notre enseignement supérieur une complète liberté, à la condition que nos étudiants conservent leur bonne tenue actuelle. »⁴ La condition sera remplie et l'engagement tenu.

La "coopération culturelle"

L'ambassadeur d'Allemagne en France, Otto Abetz, s'est fait, à l'époque, le chantre de la collaboration culturelle, qu'il qualifiait lui-même de *propagande indirecte*. Cette politique se traduit d'abord à Besançon par le développement de l'enseignement de l'allemand. Elle rencontre, à l'Université — et ailleurs — un terrain favorable. Il nous a paru piquant de calculer l'évolution des effectifs des étudiants inscrits en allemand et en

¹ Sept, d'après l'enquête effectuée par Louis Vibratte pour le Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale (*Bulletin du comité*, n° 240, mars-avril 1980).

² Recteur au ministre, 30.10.1940 (Arch. dép. du Doubs, T 1329).

³ Correspondance du recteur avec le doyen de la Faculté des Lettres, 9.5.1941 (Arch. dép. du Doubs, T 1262) et avec le ministre, 4.2.1941 (Arch. dép. du Doubs, T 1329) et décisions du Conseil de l'Université (Arch. dép. du Doubs, T 541).

⁴ Rapport du 2.11.1940 (Arch. dép. du Doubs, T 1329).

anglais à la Faculté des Lettres.

Les courbes évoluent très exactement en fonction de la conjoncture internationale. Avant-guerre 25 étudiants en allemand contre 32 en anglais ; après la défaite de 1940 on ne compte plus que 9 anglicistes pour 32 germanistes dont le nombre atteint 44 en 1942 ; après Stalingrad, les courbes s'inversent, à la rentrée de 1943 : on dénombre 38 germanistes pour 25 anglicistes.

Les bonnes *relations culturelles* se manifestent par exemple à l'occasion de la Semaine du Livre, articulée autour d'une exposition de livres français et allemands organisée au Musée des Beaux-Arts. Son inauguration a lieu le 19 juillet 1941, en présence des autorités allemandes et françaises. Le recteur Bertrand y déclare :

«Un immense examen de conscience amène la majeure partie des écrivains français à établir le diagnostic et chercher les remèdes. Beaucoup se sont prononcés, et la plupart ont demandé le renversement des valeurs. Cette large enquête vaut la peine d'être suivie et poursuivie. Elle nous conduit tout droit à une entente et à une collaboration avec la nation allemande. Cette collaboration existe déjà sur le plan littéraire... Il s'agit de mieux faire connaître l'Allemagne à la France et la France à l'Allemagne. Cette mutuelle compréhension, que de récents malentendus ont obscurcie, est nécessaire à nos deux nations. [*Vient ici un historique rappelant l'ancienneté des bonnes relations franco-allemandes*]... Nous n'oublions pas que Besançon fut ville impériale... Nous avons été unis spirituellement avec la pensée allemande. Nous avons échangé nos biens les plus chers. Nous formons le vœu que cet interchange intellectuel continue sous des formes nouvelles et nous célébrons cette Exposition comme une première manifestation de l'esprit d'entente qui doit désormais régir notre vie commune, dans la paix retrouvée et la prospérité accrue.»¹

«De récents malentendus», «la paix retrouvée» et, dans ce contexte, le rappel de «Besançon, ville impériale», c'était aller très loin ! Plus loin que ne le souhaitait le Général Huntziger, chef de la Délégation française à la Commission d'Armistice de Wiesbaden. Le 13 septembre 1941, il demande à l'Amiral Darlan une enquête au sujet de ce qu'il qualifie lui-même de «manifestation inopportune... à Besançon capitale d'une province française rattachée autrefois au Saint-Empire et sur laquelle le

¹ Cité dans *Le Petit Comtois* du 20 juillet 1941.

pangermanisme actuel affirme à l'occasion des visées annexionistes »¹.

L'institut allemand de Besançon ouvre ses portes le 28 mai 1941. Il s'agit d'une opération purement allemande. Les autorités françaises sont totalement tenues à l'écart de cette initiative, ce que déplore d'ailleurs vivement le recteur : « Je suis convaincu que nous devons tâcher d'avoir un droit de regard et nos entrées libres dans cette institution. Il y aurait quelque danger à la laisser se constituer et se développer en dehors de nous » écrit-il à son ministre le 22 mars 1941². Mais des relations cordiales finissent par se nouer, et le recteur Bertrand rédige l'article introductif de l'unique *Cahier de l'Institut allemand de Besançon* qui paraît en janvier 1943. On y relève ces propos :

« La culture allemande et la culture française ne se combattent pas, ne se sont jamais combattues ; elles se complètent et se fécondent mutuellement. Ce qui manque entre ces deux pensées si heureusement contrastées, ce sont les points de contact, les terrains d'entente, les organes de liaison, les ponts. L'institut allemand est un de ces ponts jetés entre deux esprits. Celui de Besançon a pour rôle spécial de relier cette marche-frontière qu'est la Comté avec la grande culture de l'Europe centrale. Il a un rôle important à jouer dans la vaste œuvre de réconciliation et de paix spirituelle qui sera la tâche essentielle de l'après-guerre. Il a la très heureuse idée de créer entre ses membres une vivante sympathie et un courant d'échanges intellectuels. »

Il termine ses souhaits de plein succès aux cahiers de l'Institut allemand par cette formule : « Glück auf ! »³

A la Libération, le temps n'est pas aux nuances historiques et l'on taxe volontiers le recteur Bertrand de « collaborateur ». C'est un terme que nous ne reprendrons pas à notre compte⁴. Le recteur Bertrand continue tout simplement son combat en faveur du

¹ Cité dans : THALMANN (Rita), *La mise au pas*, Fayard, 1991 (p. 215).

² Le projet émane typiquement des services de l'ambassade allemande de Abetz, il est pris en charge, à Besançon comme dans les autres villes de zone occupée par l'Institut allemand de Paris en liaison avec la Deutsche Akademie de Munich. Le recteur note que sur place, « L'accueil réservé au projet a été, à Besançon assez froid : les militaires se jugent trop occupés, incompétents ou instables. » (Arch. dép. du Doubs, T 1328).

³ *Les cahiers de l'Institut allemand de Besançon*, n° 1, janvier 1943 (Archives du Musée de la Résistance et de la déportation de Besançon).

⁴ Les accusations portées contre lui de ne pas avoir défendu les étudiants et les enseignants menacés d'être envoyés en Allemagne pour le STO ou arrêtés par l'occupant sont sans fondement comme l'attestent ses interventions — dont on trouve trace dans les archives du rectorat consultées aux Archives départementales du Doubs. Il est vrai qu'il convoquait volontiers dans son bureau les *fautifs* pour leur administrer une leçon de morale, mais cela ne l'empêchait pas de les défendre par ailleurs.

rapprochement des peuples. Le 7 septembre 1944, dans une lettre au ministre de l'Éducation nationale de la Libération, il réaffirme ce qui nous semble bien être sa motivation principale : « Historien des littératures étrangères, [...] spécialiste des questions intéressant le rayonnement de la pensée française à l'étranger et dans nos colonies, je n'ai d'autre ambition [...] que de travailler au développement de l'influence française dans le monde et de servir ma patrie. »¹ Mais, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'a pas pris la mesure des réalités de l'occupation, ni compris ce qu'était la stratégie nazie qui ne peut opérer qu'avec la coopération de ce genre de naïfs².

La Révolution nationale à l'Université de Besançon

Il est strictement impossible, 50 ans après, de se faire une idée précise du contenu des enseignements délivrés. Nous n'avons retrouvé trace d'aucune intervention allemande — et tout ce que nous savons de nos Maîtres nous permet de penser qu'ils ne l'auraient pas acceptée. Il paraît assuré qu'il n'y a pas eu de références précises aux événements du temps. Mais plus d'un étudiant en histoire se souvient avoir interprété certains cours comme une invite à la confiance : celui consacré par Edmond Préclin au « relèvement de la Prusse après la défaite de 1806 » ou celui de Vagne sur « la puissance économique américaine ». M. Lucien Lerat, qui occupe la chaire de Langue et littérature grecques (et qui en outre, de 1940 à 1942, assure la moitié des cours de Langues et littérature latine ainsi que la préparation au certificat de philologie à la faculté de Nancy, tout aussi démunie que celle de Besançon) se souvient des sourires complices de ses étudiants lorsqu'il travaillait avec eux *Electre* ou *les Philippiques* et commente : « nous

¹ Lettre du 7 septembre 1944 au Ministre de l'Éducation nationale (Archives de M^{me} et M. Picq, fille et gendre du recteur Bertrand). Sa carrière traduit ses préoccupations pluri-culturelles. Né en 1884, agrégé d'allemand en 1909, il soutient en 1914 sa thèse sur *Cervantès et le romantisme allemand*. Professeur à l'Université de Lille, il exerce successivement les fonctions de directeur de l'Institut français de Barcelone, directeur de l'Instruction publique en Indochine, recteur de l'Académie de Caen puis de Besançon.

² A la Libération, le recteur Bertrand n'est d'ailleurs pas inquiété par la justice. Le 4 juillet 1944, il fait valoir son droit à la retraite, à 60 ans, en tant que secrétaire général à l'Instruction publique. Cette fonction, il ne l'a pas sollicitée et il répugne à l'exercer : de janvier à juillet 1944, il demande à quatre reprises à en être déchargé (cf. sa lettre citée du 7.9.1944). En juillet 1944, il revient à Besançon, où il est arrêté au début du mois d'octobre et détenu un dizaine de jours à la prison de la Butte, transféré à l'hôpital, il est libéré quelque temps après. Après examen de son dossier par la commission d'épuration, il ne fait l'objet d'aucune poursuite judiciaire (Témoignage de sa fille, Mme Picq).

Le doyen de la Faculté des Sciences, puis recteur par intérim, Tourneux, témoigne en ces termes en faveur du recteur Bertrand dont il salue par ailleurs le dévouement : « Il n'y a guère à reprocher à M. Bertrand que des maladroites de langage qui étaient bien sûr le contraire d'encouragements à l'esprit de résistance, une collaboration plus apparente que réelle, réduite à des tentatives de rétablissement des rapports administratifs inter-universitaires franco-allemands. » (Lettre du 18.9.1944 à Madame Marchand, membre du Comité départemental de Libération, Archives de M. Pierre Tourneux.)

n'avons jamais autant étudié ces textes que sous l'occupation¹.» Les professeurs poursuivent leur travail de recherche avec une ardeur redoublée comme en témoigne l'importance et la qualité des publications, parmi lesquelles il faut signaler *Le XVII^e siècle* édité en mars 1943, dans la collection Clio, par Edmond Préclin en collaboration avec Victor Tapié. Mais l'Université de Besançon ne vit pas dans un monde clos et l'on peut repérer quelques manifestations de son immersion dans le champ magnétique de Vichy.

Une délégation de l'Université de Besançon à Vichy

En avril 1942, se rend à Vichy une délégation de six étudiants, conduite par Louis Glangeaud². A son retour, il en rappelle le but : «porter au Maréchal Pétain, l'hommage respectueux et reconnaissant de la future élite de la Nation» et en dresse le bilan : «Les étudiants, partis un peu sceptiques, sont revenus véritablement enthousiasmés par ce qu'ils ont vu... Ils ont été conquis par celui qui a sauvé la France deux fois.»³

L'Éducation Générale et Sportive

Pour remédier à la «décadence morale et physique» de la nation, Vichy crée dans l'enseignement français une nouvelle discipline, l'Éducation générale et sportive, également dispensée dans l'enseignement supérieur. L'Éducation générale est confiée en 1942 à Louis Glangeaud. A tous les étudiants réunis le 8 mai, il présente ce que doit être ce nouvel enseignement. S'il semble surtout insister sur la nécessité de la pratique du sport et de nouvelles relations pédagogiques conviviales, il ne se heurte pas moins à l'opposition de ce qu'il nomme lui-même des «perturbateurs». Pierre Armand, président de l'Assemblée générale des Étudiants, reconstituée en janvier 1942, mène le chahut, avec une dizaine d'étudiants, il traite le professeur de «vendu à Hitler et à Laval» tandis que les agitateurs, parmi lesquels André Montavon, refusent de chanter «Maréchal nous voilà!»⁴ En guise de sanction, le recteur interdit à l'A.G.E. de se réunir à nouveau et lui retire toute aide matérielle; Edmond Préclin est nommé administrateur de l'A.G.E.⁵ qui ne renaîtra qu'à la Libération. Un an plus tard, en mai 1943, le professeur Glangeaud demande à être déchargé de l'Éducation Générale et il intervient vigoureusement auprès des Allemands en faveur d'André Montavon, résistant F.T.P. arrêté⁶.

¹ Témoignage de M. Lucien Lerat.

² Maître de conférences puis professeur de géologie.

³ Rapport au Conseil de l'Université du 18 avril 1942 (Arch. dép. du Doubs, T 541).

⁴ Rapports du professeur Glangeaud des 11 et 15 mai 1942 (Arch. dép. du Doubs, T 1364).

⁵ Conseil de l'Université du 15 juillet 1942 (Arch. dép. du Doubs, T 541).

⁶ Conseil de l'Université du 22 mai 1943 et témoignage d'André Montavon.

L'Institut d'Études comtoises et jurassiennes

Il naît, en octobre 1942, à l'initiative du doyen Préclin qui propose la création de ce qu'il nomme d'abord un Institut des Hautes Études Comtoises: «Depuis plusieurs années des notabilités locales et régionales, le public cultivé, souhaitent des contacts plus étroits entre l'Université de Besançon et la vie provinciale de la Franche-Comté.»¹ Son projet est approuvé à l'unanimité par le Conseil de l'Université et aussitôt appuyée par le Ministère et les instances régionales. Les statuts de l'Institut en définissent ainsi la mission²:

1) Enseignement et délivrance de diplômes universitaires; trois certificats d'études comtoises sont créés par le Ministère: Histoire de l'Art, Études littéraires et historiques, Géographie physique et économique (avec la Faculté des Sciences);

2) Impulsion à la recherche régionale;

3) Ouverture, par un cycle de conférences, au *public cultivé* de Franche-Comté qui doit permettre à l'Institut d'assurer son plein rayonnement provincial. Celui-ci est sanctionné par l'appui moral et financier que lui accordent la Ville de Besançon, la Chambre de Commerce du Doubs et les départements du Doubs et du Jura³.

Nous replaçant dans le contexte de l'époque, nous observons que ce type d'institution se multiplie un peu partout en France⁴. C'est que le retour au cadre provincial avait été vanté et promis par le Maréchal. Comprenons-nous bien, situant la création de l'Institut d'Études comtoises et jurassiennes dans le contexte historique de l'époque, nous ne suggérons en rien que ses promoteurs *obéissent* en quelque manière que ce soit à des *ordres*. Nous voulons simplement souligner la conjonction existant entre des préoccupations anciennes et l'aide fournie par un environnement plongé dans l'air du temps. Reste une question à résoudre: pourquoi la dénomination de l'Institut a-t-elle changé entre la proposition d'origine: Institut des Hautes Études comtoises et l'appellation définitive Institut d'Études comtoises et jurassiennes? Nous pouvons apporter deux types de réponses. Nous sommes à peu près assuré de la première: le projet initial est celui d'un historien qui utilise naturellement le terme de Franche-

¹ Conseil de l'Université du 20 octobre 1942 (Arch. dép. du Doubs, T 541).

² Statuts de l'I.E.C.J. (Arch. dép. du Doubs, T 1364).

³ Rapport annuel 1943-1944 du doyen de la Faculté des Lettres présenté au Conseil de l'Université du 21 décembre 1945 (Arch. dép. du Doubs, T 751).

⁴ Dans le même ordre d'idée, c'est à cette époque qu'est lancée à Besançon, comme dans toute la France, une enquête sur le folklore (Arch. dép. du Doubs, T 1364) et un projet de Musée du folklore comtois. Sur ce sujet voir: FAURE (Christian), *Le projet culturel de Vichy, folklore et révolution nationale*, Presses Universitaires de Lyon, 1989.

Comté. Mais l'Institut s'adjoit très vite la collaboration des géographes et des géologues qui, eux, ne connaissent que le Jura. La seconde réponse est plus hypothétique. Les technocrates et conseillers de Vichy ont proposé de multiples découpages régionaux de la France. Aucun d'entre eux ne prévoit d'inclure le département du Jura à la Franche-Comté, elle-même parfois rattachée à la Bourgogne. La nouvelle appellation pourrait avoir comme fonction de rappeler la nécessité de conserver son intégrité à la région.

III - La Résistance à l'Université

Nous n'avons guère trouvé de traces d'une participation active à la Résistance d'enseignants de l'Université. Évidemment, cela ne signifie pas qu'il n'y en ait point eu. Le caractère secret des engagements sous l'occupation et la modestie de certains patriotes à la Libération peuvent expliquer qu'elles aient échappé à nos investigations. Notons toutefois que le professeur Glangeaud, quelque peu inquiet en raison de son engagement passé, se justifie auprès de ses pairs ¹ et fournit la liste de ses actions en faveur de la Résistance, depuis 1940-41, principalement en faveur de réseaux de renseignements liés au Laboratoire de Géologie de la Sorbonne puis de l'École Normale Supérieure².

De toute façon, il est assuré qu'aucun enseignant n'a été victime de la répression allemande ou d'une sanction de Vichy³. C'est du côté des étudiants que l'on trouve d'éclatantes manifestations de résistance.

Défense de la France

Nous avons eu l'occasion d'évoquer le rôle de l'Assemblée Générale des Étudiants et de son Président, Pierre Armand. Né à Salins en 1920, après avoir été au Chantier de Jeunesse, il est de février à juin 1941 élève de classe préparatoire au Lycée du Parc à Lyon. De mai à juillet 1941, il fait partie d'un mouvement de Résistance « à l'activité très réduite » selon ses propres dires ⁴. A la rentrée de 1941, il s'inscrit en

¹ Cf. note du ministre de l'Éducation nationale en date du 21 septembre 1945 : « A la suite de l'enquête suivie devant le Conseil d'Enquête de l'Académie de Besançon et le Conseil supérieur d'enquête, j'ai décidé de ne retenir aucun des griefs articulés contre lui et de ne prendre aucune sanction à son égard. » (archives privées)

² Note dactylographiée de Louis Glangeaud, 2 pages, sans date (archives privées).

³ Ayant à traiter de la question de la réintégration des fonctionnaires exclus pour raisons politiques, le conseil de l'Université du 29 novembre 1944 constate qu'aucun fonctionnaire de l'enseignement supérieur ne se trouve dans ce cas. (Arch. dép. du Doubs, T 541).

⁴ Lettre datée du 31 octobre 1949 au ministre de l'Éducation nationale (Archives de Marcelle Robbe, sa sœur).

allemand à la Faculté des Lettres et devient, en janvier 1942, le premier Président de l'A.G.E. reconstituée. Il refuse de faire partie de la délégation des étudiants de Besançon à Vichy en avril 1942 comme d'orner le local de l'A.G.E. du portrait du Maréchal¹. Après ses démêlés avec le recteur, et la dissolution de l'A.G.E., Pierre Armand entre en novembre 1942 au groupe *Les Volontaires de la Liberté* puis à *Défense de la France*, deux Mouvements d'origine estudiantine dont il distribue les journaux (et bien d'autres titres aussi comme cela arrive fréquemment : Résistance, Les Cahiers de Témoignage Chrétien, La IV^e République...). Ce travail est rendu aisé — sinon sans risques — par ses nombreuses relations en milieu universitaire. Il dissimule les paquets de journaux clandestins au Centre d'Accueil : «C'est là que j'avais mis dans un placard inoccupé mon dépôt de journaux et il était très simple de remettre régulièrement à chaque intéressé le petit paquet qui le concernait. Les journaux se trouvaient ainsi distribués très rapidement dans l'ensemble des quatre départements de l'Académie.»²

Le 16 avril 1943, au lendemain d'un attentat contre le siège du parti Franciste (2 rue de la Préfecture), de nombreux incidents éclatent, engendrées par l'attitude des Francistes, que le préfet du Doubs lui-même qualifie de «provocatrice»³. Vers 18 heures, une rixe survient à l'angle de la Grande-Rue et de la rue de la Préfecture quand les Francistes s'en prennent à une jeune fille passant à bicyclette en sifflant une marche anglaise, ils la projettent à terre ce qui provoque un attroupement puis une bagarre lorsque les Francistes s'attaquent à Pierre Armand qui arrive sur ces entrefaites. Les policiers eux-mêmes observent que les passants prennent partie pour la jeune fille et l'étudiant : les Francistes sont copieusement rossés. A la suite de ces événements, le chef local du Francisme écrit au préfet : «Je demande afin qu'un apaisement survienne dans les esprits de la jeunesse étudiante de la faculté, que l'étudiant meneur gaulliste du lieu, âgé de 24 ans environ, grand et mince, cheveu noir et porteur d'une barbe noire assez touffue, ne bénéficie point de l'exemption accordée par Monsieur Abel Bonnard aux étudiants en ce qui concerne le service du travail obligatoire.»⁴ Il ne sera pas envoyé en Allemagne. Par contre, il est sommé par les autorités administratives de s'expliquer sur ces événements, les raisons de sa présence sur les lieux, et le nom des autres étudiants présents. Le doyen Préclin lui demande de répondre au recteur Bertrand, par son intermédiaire, à quatre questions précises, parmi lesquelles celles-ci : «Vous trouviez-vous par hasard sur le lieu de l'incident ou volontairement ? Avez-vous été provoqué, injurié ou frappé ? D'autres étudiants que vous ont-ils été pris à partie avec vous au

¹ Note manuscrite de Pierre Armand du 14.6.1945.

² Note manuscrite de Pierre Armand du 14.6.1945.

³ Rapport du 4 juin 1943 (Archives Nationales F I C III 1151).

⁴ Lettre au préfet de P.F., délégué régional du Francisme, en date du 21 avril 1943 (Archives privées).

cours de ces incidents ? »¹ N'acceptant pas de répondre, en dépit de plusieurs demandes et d'une lettre envoyée à ses parents, Pierre Armand se voit exclu du Centre d'Accueil et privé de la bourse qui lui était allouée². A partir de l'automne 1943, il entre à l'Armée Secrète de Salins et participera avec les F.F.I. aux combats de la Libération dans la région de Salins.

Les F.T.P.

Un autre Mouvement va puiser quelques forces au sein du milieu étudiant bisontin, il s'agit des F.T.P. La figure de proue en est incontestablement l'étudiant en philosophie, André Montavon, suisse, né à Ceuve en 1919. Sans être communiste lui-même, il entre à la fin de 1941 dans la Résistance communiste. Il est chargé vers mars 1942 de lancer un journal en direction des étudiants. Ce qu'il fait. Mais très vite, il est versé dans la branche armée et se lance dans l'action immédiate, avec le colonel Fabien, puis l'Interrégional *Philippe*, Roger Bourdy. Constatant le faible écho qu'il rencontre en milieu étudiant, il cesse bien vite de s'y intéresser et n'y recrute aucun partisan. Jean Grappin, étudiant en pharmacie, appartient lui aussi aux F.T.P. (groupe Guy Mocquet), mais ce n'est pas en tant qu'étudiant et, comme André Montavon, il ne recrute personne chez ses condisciples. Leur sort à tous les deux sera tragique : Jean Grappin est fusillé à la Citadelle de Besançon le 26 septembre 1943, avec quinze de ses camarades. André Montavon, chef du détachement Alsace et Commissaire régional F.T.P. à l'armement et au matériel, arrêté le 15 mai 1943, est lui aussi condamné à mort mais il est gracié la veille de l'exécution, les Suisses relâchant en échange de sa grâce un agent allemand qu'ils détenaient. Déporté, André Montavon reviendra des camps et enseignera la philosophie³.

*

* *

¹ Lettre d'Edmond Préclin à Pierre Armand du 27.4.1943.

² Rapport au Conseil de l'Université du 22 mai 1943, d'Edmond Préclin, directeur du Centre d'Accueil : «Un seul étudiant a causé des difficultés. M. Armand de Faculté des Lettres qui a montré une indiscipline totale. Toute aide lui a été supprimée et il a été expulsé du Centre d'Accueil. » (Arch. dép. Doubs, T 541) et lettre à Pierre Armand du 27 avril 1943 : «J'ai le regret de constater que vous n'avez tenu aucun compte de mes désirs et de mes instructions et qu'à l'incorrection, vous avez joint la désobéissance. » Ces propos illustrent parfaitement le sens de la position du doyen Préclin, l'opposition n'est pas *politique*, elle est d'homme à homme et le doyen réagit en homme d'ordre, en professeur qui entend être obéi par *ses* étudiants.

³ Témoignage d'André Montavon.

En conclusion, on doit s'interroger sur cette relative inertie de l'Université. Préfet, recteur, Allemands, et résistants eux-mêmes s'accordent à constater le calme qui règne à l'Université de Besançon. Pas d'engagements dans la collaboration, peu dans la Résistance. Quel contraste avec le Lycée Victor-Hugo tout proche où les lycéens rivalisent d'audace (Fertet, Tourrain, Glanclaude...) ¹ et bénéficient de la protection de professeurs (Letoublon, Roche) comme du surveillant général (Ledeuil) — eux-mêmes engagés dans la Résistance active ! Quel contraste aussi avec la Faculté libre de Droit au sein de laquelle trois enseignants, de leur métier conseiller à la Cour ou avocats, se lancent dans la Résistance : MM. Pelletier, Jean Minjot et Jean Cornet. De même, faut-il noter un fort engagement des étudiants de l'École de Médecine (internes à l'hôpital dès la deuxième année), ils soignent les Juifs et les résistants cachés à l'hôpital, puis, à l'été 1944, participent à la mise en place du service de santé F.F.I. et sont envoyés à ce titre dans divers maquis du Doubs et de Haute-Saône ².

La situation matérielle des étudiants doit contribuer à expliquer l'effacement relatif du monde étudiantin dans le combat de la Résistance. Absence de lieu de rencontre, obsession du quotidien, volonté de réussir des études qui exigent de lourds sacrifices ? Peut-être aussi l'idée que le redressement du pays passait par la formation et la préservation de sa future élite ? Tout cela crée un monde cloisonné, replié sur ses études, mais qui n'en accueille pas moins volontiers les journaux clandestins qui lui arrivent.

Les professeurs vivent dans leur monde ³. Leur liberté s'exerce dans la limite de leur travail intellectuel, ce qui n'est pas rien, puisque telle est leur raison d'être. Ainsi préservent-ils, en pleine tourmente, l'indépendance d'esprit de l'Université et sont-ils animés par le souci de témoigner de la « grandeur française », sentiment qui inspire plusieurs cours publics portant sur les Lettres françaises ou l'Empire français. Le doyen, puis recteur, Camille Tourneux exprime un sentiment général qui nous paraît conforme à la réalité lorsqu'il dresse le bilan suivant de l'Université de Besançon à l'époque de l'occupation allemande : « Nous avons été pendant les années sombres des privilégiés : l'occupant ne nous a pas demandé de collaborer ; nous avons pu continuer à enseigner et

¹ Cf. le témoignage de TOURRAIN (Raymond), *L'histoire du groupe Guy Mocquet*, Besançon, Imp. Éblé, 1974. Chez les seuls FTP, outre le groupe Mocquet qui y recrute des éléments, se constitue au Lycée Victor Hugo un « groupe du lycée ».

² Cf. le témoignage de l'un d'entre-eux, HUGUENARD (Pierre), *Mes combats pour la vie*, Albin Michel, 1981.

³ Au-delà de son aspect anecdotique, un fait illustre cet état d'esprit : le doyen Préclin ne possédait ni téléphone, ni poste de radio. Il a traversé cette période sans éprouver le besoin d'écouter les "nouvelles" [Témoignage de son fils, Pierre Préclin].

à travailler dans nos amphithéâtres et dans nos laboratoires, comme par le passé. »¹

¹ *Rapports sur la situation et les travaux des établissements d'enseignement supérieur de Besançon, année scolaire 1943-1944*, Besançon, Imp. Ouvrière Coopérative La Solidarité, 1946 (p. 34).

Annexes

1. Personnel enseignant de la Faculté des Lettres de 1939 à 1944

- (1) En remplacement de Rougier, mis à la disposition du ministre des Affaires étrangères (l'homme des « accords » Churchill-Rougier)
 (2) Cloché est chargé des fonctions de doyen en l'absence de Moreau, replié et non autorisé à rentrer.
 (3) Enseignant en l'absence du professeur titulaire replié et non autorisé à rentrer.

cc : Chargé de cours ; conf : Chargé de conférences ; d : Doyen ; r : Recteur

Chaire	1939-40	1940-41	1941-42	1942-43	1943-44
Philosophie	Rougier	(1) Collin ^{cc} Grappe ^{cc}	Collin ^{cc} , Grappe ^{cc} , Ducassé ^{cc} à partir du 1.1.42	Ducassé ^{cc}	Ducassé ^{cc}
Histoire et Géographie de l'antiquité et du Moyen Age	Cloché	Cloché ^d (2)	Cloché ^d (2) jusqu'au 31.1.42	Cloché	Cloché
Histoire et Géographie mod. et contemp.	Préclin	(3) Cloché ^{cc} Gazier ^{cc}	Préclin	Préclin ^d	Préclin ^d
Langue et Littérature françaises	Moreau ^d	(3) Charrot ^{cc}	(3) Charrot ^{cc} , Moreau ^d à partir du 1.2.42	Moreau	Moreau
Langue et Littérature latines	Cousin	(3) Charrot ^{cc} Monnot ^{cc} Lerat ^{cc}	(3) Charrot ^{cc} , Lerat ^{cc} , Cousin à partir du 1.1.42	Cousin	Cousin
Langue et Littérature allemandes	Ayrault (mobilisé) Carrez ^{cc}	(3) Bertrand ^r Carrez ^{cc}	(3) Bertrand ^r Carrez ^{cc}	Ayrault Carrez ^{cc}	Ayrault Carrez ^{cc}
Langue et Littérature grecques	Lerat ^{conf}	Lerat ^{conf}	Lerat ^{conf}	Lerat ^{conf}	Lerat ^{conf}
Langue et Littérature anglaises	Roche ^{cc} M ^{lle} Prieur ^{cc}	Roche ^{cc}	Roche ^{cc} Prieur ^{cc}	Roche ^{cc} Prieur ^{cc}	Roche ^{cc} Prieur ^{cc}
Vieux français	Jobin ^{cc}	Hasselman ^{cc}	Delanne ^{cc}	Delanne ^{cc}	Delanne ^{cc}
Histoire régionale et Sciences auxiliaires du Moyen Age	Gazier ^{cc}	Gazier ^{cc}	Piquard ^{cc}	Piquard ^{cc}	Piquard ^{cc}

Géographie	Vagne ^{cc}				
------------	---------------------	---------------------	---------------------	---------------------	---------------------

2. Les établissements de l'Université de Besançon de 1939 à 1944

Conseil de l'Université (Président : Recteur Bertrand)

Faculté des Sciences (Doyen : Camille Tourneux)

- Observatoire astronomique et météorologique (Directeur : René Baillaud)
- Institut chronométrique (Directeur : Jules Haag)
- Musée d'histoire naturelle (Conservateur des collections zoologiques : Antoine Jullien, et Conservateur des collections minéralogiques : Louis Glangeaud)
- Jardin botanique (Directeur : M. Eberhardt, M. Hagène)

Faculté des Lettres (Doyen : Pierre Moreau, Paul Cloché, puis Edmond Préclin)

- Institut de Langue et de Civilisation française (Directeur : Jean Cousin)
- Institut d'Etudes Comtoises et Jurassiennes (Directeur : Edmond Préclin)

Ecole de Médecine et de Pharmacie (Directeur : Eugène Ledoux)

- Institut d'Education physique (Directeur : M. Duvernoy)

Faculté libre de Droit (Doyen : M. Montenoise)

Bibliothèque de l'Université (bibliothécaire en chef : Maurice Piquard)

3. Questions au programme des certificats d'Histoire durant les années 1941-1942 et 1942-1943

Certificat d'histoire ancienne (Paul Cloché) :

- La Grèce et l'Orient (jusqu'à l'invasion doriennne exclusivement)
- La Grèce et l'Orient à l'époque des guerres médiques
- Le monde grec de l'avènement de Philippe II à la mort de Phocion et le monde hellénistique depuis cet événement jusqu'à la fin de la 1^o guerre entre Rome et la Macédoine exclusivement
- Histoire intérieure et extérieure de Rome jusqu'à la fin de la 1^o guerre punique
- Le monde romain depuis la bataille d'Actium jusqu'à l'avènement des Vespasiens
- L'Empire romain de l'avènement de Constantin jusqu'à la mort de Théodose
- La religion et la civilisation de l'Assyrie et de la Chaldée

Certificat d'histoire du Moyen Age (Paul Cloché) :

- Eglise chrétienne de la fin du iv^e à milieu du viii^e siècle.
- La France de 987 à 1314.
- L'Empire byzantin de Hustin 1^e à la mort d'Héraclius.
- Les croisades.

- L'Allemagne de 843 à 1024.
- L'Angleterre de la conquête normande à l'avènement de Henri II.

Certificat d'Histoire moderne et contemporaine (Edmond Préclin) :

- La Contre-Réforme en France et en Europe
- La France au XVIII^e siècle (intérieur)
- L'Espagne au XVIII^e siècle (intérieur et extérieur)
- La Russie et la Prusse de 1740 à 1814 (intérieur et extérieur)
- La France de 1815 à 1848 (intérieur et colonies)
- L'Art français de 1800 à 1870
- Le Japon de 1868 à 1914 (intérieur et extérieur)